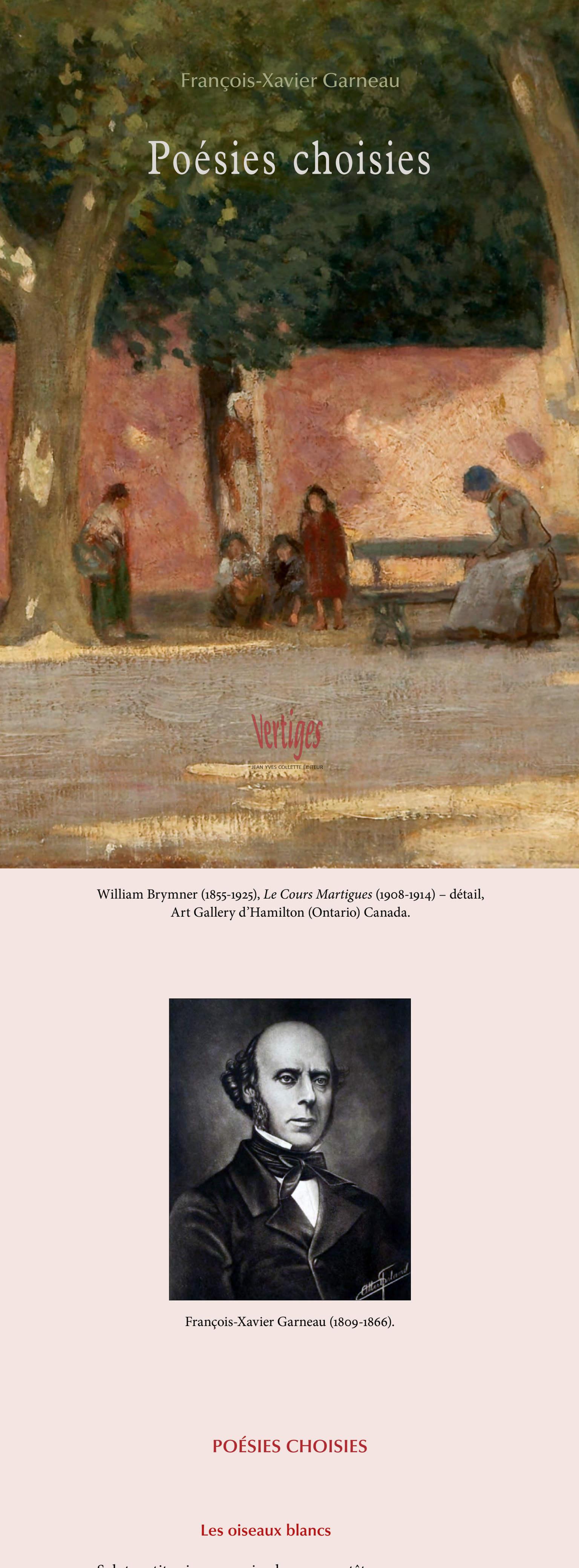
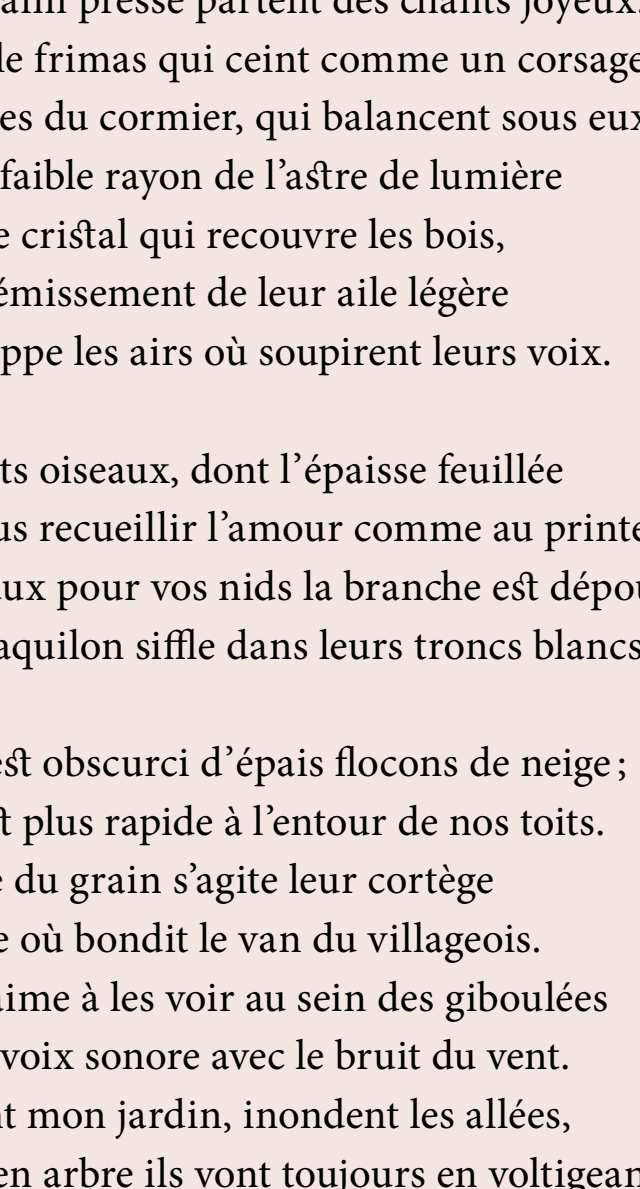




William Brymner (1855-1925), *Le Cours Martigues* (1908-1914) – détail, Art Gallery d'Hamilton (Ontario) Canada.



François-Xavier Garneau (1809-1866).

POÉSIES CHOISIES

Les oiseaux blancs

Salut, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes,
Et de l'aile, en passant, effleurez les frimas;
Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.
Les voyez-vous glisser en légions rapides
Dans les plaines de l'air comme un nuage blanc,
Où le brouillard léger que le soleil avide,
À la cime d'un mont, dissipe en se levant?
Entendez-vous leurs cris sur l'orme sans feuillage?
De leur essaim pressé partent des chants joyeux.
Ils aiment le frimas qui ceint comme un corsage
Les branches du cornier, qui balancent sous eux.
Quand un faible rayon de l'astre de lumière
Brille sur le cristal qui recouvre les bois,
Le doux frémissement de leur aile légère
Partout frappe les airs où soupirent leurs voix.

Fuyez, petits oiseaux, dont l'épaisse feuillée
Ne peut plus recueillir l'amour comme au printemps;
Des bouleaux pour vos nids la branche est dépouillée,
Et le froid aquilon siffle dans leurs troncs blancs.

Mais l'air est obscurci d'épais flocons de neige;
Leur vol est plus rapide à l'entour de nos toits.
Sur la balle du grain s'agite leur cortège
À la grange où bondit le van du villageois.
Oh! que j'aime à les voir au sein des giboulées
Mêler leur voix sonore avec le bruit du vent.
Ils couvrent mon jardin, inondent les allées,
Et d'arbre en arbre ils vont toujours en voltigeant.

Quelle main a placé sur la branche qui plie
De perfides réseaux pour arrêter leurs pas?
Ah! fuyez – mais hélas! j'en entends un qui crie,
Le cruel oiseau leur va causer son trépas.
Poussant des cris plaintifs ils fuient dans la plaine;
Mes yeux les ont suivis derrière les coteaux;
Mais ils avaient déjà le soir perdu leur haine,
Et je les vis encor passer sous mes vitraux.

Ils revinrent souvent butiner à ma porte.
Mais de l'arbre perfide ils n'approchaient jamais.
Ils repartent enfin; l'aile qui les emporte
Semble par son doux bruit augmenter mes regrets.

Adieu, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes,
Et de l'aile en passant effleurez les frimas.
Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes,
Venez tous les hivers voltiger sur mes pas.
L'hiver

Voilà l'été qui fuit et la feuille qui tombe
Pâle et morte sur les gazons.
Le vent du nord mugit, la fleur des champs succombe,
L'écho se tait dans les vallons.
Déjà les bois ont perdu leur feuillage;
Vers la chaumière accourent les troupeaux,
Car ils ont vu l'hiver sur les nuages,
Et le grésil bondir sur les coteaux.
Adieu, charmants oiseaux, habitants des bocages,
Allez vers de plus doux climats.
Puisse-je comme vous fuir le temps des orages,
Et de l'été suivre les pas!...

Mais ils sont loin; – leur suave murmure
A déserté les hameaux de nos bords;
Seul l'autan mêle au deuil de la nature
Dans nos vallons de sauvages accords.
Là-bas, à l'horizon, comme un fantôme immense
L'hiver semble couvrir les cieus;
Le vent devant son front roule avec violence
Les flots épars de ses cheveux;
De longs glaçons pendent à ses paupières;
Dans les airs bat sa robe de frimas;
Le jour pâlit sous ses regards sévères,
Et la tempête enveloppe ses pas.

Sonne, lyre fidèle, à mon âme isolée,
Chante le deuil de nos climats.
Vois de l'orme orgueilleux la tête mutilée
Qui se penche sous les verglas.
Dans l'air glacé, d'un vol lent et sinistre,
Le hibou blanc erre de toits en toits,
Et, de l'hiver officieux ministre,
Il remplit l'air de sa funèbre voix.

Les flots ont disparu; partout la terre blanche
Entoure les sombres forêts;
Du sapin, vers le sol, bas s'incline la branche
Que chargent des frimas épaïs.
Là, la fumée en rapides nuages
S'élève et fuit au-dessus des hameaux,
Tandis qu'ici de pesants catauges
À petits pas font gémir les coteaux.

Dans le fourneau de fonte, au sein de la chaumière,
Bourdonne l'écrable des monts;
Les airs sont obscurcis par la neige légère
Qui glisse et monte en tourbillons;
Et le toit crie, et puis dans la fenêtre
Le grésil vient sans cesse pétiller...
Mais le vent tombe, et sur le toit champêtre
L'astre des nuits se lève et va briller.

En quel autre climat la reine du silence
Montre-t-elle plus de splendeur?
Que j'aime, ô Canada, la nuit ta plaine immense
Resplendissante de blancheur!
L'étoile aussi semble embraser les ondes;
Comme un géant, l'arbre est seul dans les champs;
Non... pas un bruit dans les forêts profondes;
Le calme est vaste et les cieus rayonnants.

Et peut-être, pourtant, dans cette nuit si belle,
Un voyageur las et glacé,
Égaré sur sa route, et s'arrête et chancelle:
À ses yeux tout semble effacé.
Un doux sommeil trahissant sa faiblesse,
Vient s'emparer lentement de ses sens,
Sommeil fatal dont la perfide ivresse
Dans le plaisir rompt le fil de ses ans.

Le dernier Huron

– « Triomphe, destinée! enfin, ton heure arrive,
Ô peuple, tu ne seras plus.
Il n'errera bientôt de toi sur cette rive
Que des mânes inconnus.
En vain le soir, du haut de la montagne,
J'appelle un nom: tout est silencieux.
Ô guerriers, levez-vous; couvrez cette campagne,
Ombres de mes aïeux!»

Mais la voix du Huron se perdait dans l'espace
Et ne réveillait plus d'échos,
Quand, soudain, il entend comme une ombre qui passe,
Et sous lui frémir des os.
Le sang indien s'embrase en sa poitrine;
Ce bruit qui passe a fait vibrer son coeur...
Perfide illusion! au pied de la colline,
C'est l'acier du faucheur!

– « Encor lui, toujours lui, cerf au regard funeste
Qui me poursuit en triomphant.
Il convoite, déjà, du chène qui me reste
L'ombrage rafraichissant.
Homme servile! il rampe sur la terre;
Sa lâche main, profanant des tombeaux,
Pour un salaire impur va troubler la poussière
Du sage et du héros.

« Il triomphe, et semblable à son troupeau timide,
Il redoutait l'œil du Huron;
Et lorsqu'il entendait le bruit d'un pas rapide
Descendant vers le vallon,
L'effroi, soudain, s'emparait de son âme:
Il croyait voir la mort devant ses yeux.

Pourquoi dès leur enfance et le glaive et la flamme
N'ont-ils passés sur eux? »
Ainsi Tariolin, par des paroles vaines,
Exhalait un jour sa douleur:
Folle imprécation jetée aux vents des plaines,
Sans épuiser son malheur!
Là, sur la terre, à bas gisent ses armes,
Charme rompu qu'aux pieds broya le temps.

Lui-même a détourné ses yeux remplis de larmes
De ces fers impuissants.
Il cache dans ses mains sa tête qui s'incline,
Le cœur de tristesse oppressé:
Dernier souffle d'un peuple, orgueilleuse ruine
Sur l'abîme du passé!
Comme le chène isolé dans la plaine,
D'une forêt noble et dernier débris,
Il ne reste que lui sur l'antique domaine
Par ses pères conquis.

Il est là, seul, debout au sommet des montagnes,
Loin des flots du Saint-Laurent;
Son oeil avide plonge au loin dans les campagnes
Où s'élève le toit blanc.
Plus de forêts, plus d'ombres solitaires;
Le sol est nu, les airs sont sans oiseaux;
Au lieu de fiers guerriers, des tribus mercenaires
Habitent les coteaux.
« Que sont donc devenus, ô peuple, et ta puissance
Et tes guerriers si redoutés?
Le plus fameux du nord jadis par ta vaillance,
Le plus grand par tes cités.
Ces monts couverts partout de tentes blanches,
Retentissaient des exploits de tes preux
Dont l'oeil étincelant reflétait sous les branches
L'éclair brillant des cieus. »

« Libres comme l'oiseau qui planait sur leurs têtes,
Jamais rien n'arrêtait leurs pas.
Leurs jours étaient remplis de de joie et de fêtes,
De chasses et de combats.
Et dédaignant des entraves factices,
Suivant leur gré leurs demeures changeaient.
Ils trouvaient en tous lieux des ombrages propices,
Des ruisseaux qui coulaient. »

« Au milieu des tournois sur les ondes limpides
Et des cris tumultueux,
Comme des cygnes blancs dans leurs courses rapides,
Leurs esquifs capricieux,
Joyeux voguaient sur le flot qui murmure
En écumant sous les coups d'avirons.
Ah! fleuve Saint-Laurent, que ton onde était pure
Sous la nef des Hurons! »

« Tantôt ils poursuivaient de leurs flèches sifflantes
Le renne qui pleure en mourant,
Et tantôt, sous les coups de leurs haches sanglantes,
L'ours tombait en mugissant.
Et, fiers chasseurs, ils chantaient leur victoire
Par des refrains qu'inspira la valeur.
Mais pourquoi rappeler aujourd'hui la mémoire
De ces jours de grandeur? »

« Hélas! puis-je, joyeux, en l'air brandir ma lance
Et chanter aussi mes exploits?
Ai-je bravé comme eux, au jour de la vaillance,
La hache des Iroquois?
Non, je n'ai point, sentinelle furtive,
Jusqu'en leur camp surpris des ennemis.
Non, je n'ai pas vengé la dépouille plaintive
De parents et d'amis. »

« Tous ces preux descendus dans la tombe éternelle
Dorment couchés sous ces guérets;
De leur pays chéri la grandeur solennelle
Tombait avec les forêts.
Leurs noms, leurs jeux, leurs fêtes, leur histoire,
Sent avec eux enfouis pour toujours,
Et je suis resté seul pour dire leur mémoire
Aux peuples de nos jours!»

« Orgueilleux, aujourd'hui qu'ils ont mon héritage,
Ces peuples font rouler leurs chars,
Où jadis s'assemblait, sous le sacré feuillage,
Le conseil de nos vieillards.
Au son du bruit leurs somptueux cortèges
Avec fracas vont profaner ces lieux!
Et les éclats bruyants des rires sacrilèges
Y montent jusqu'aux cieus!»

« Mais il viendra pour eux le jour de la vengeance,
Et l'on brisera leurs tombeaux.
Des peuples inconnus comme un torrent immense
Ravageront leurs coteaux.
Sur les débris de leurs cités pompeuses,
Le pâtre assis alors ne saura pas
Dans ce vaste désert quelles cendres fameuses
Jaillissent sous ses pas. »

« Qui sait? peut-être alors renaîtront sur ces rives
Et les Indiens et leurs forêts;
En reprenant leurs corps, leurs ombres fugitives
Couvriront tous ces guérets;
Et se levant comme après un long rêve,
Ils reverront partout les mêmes lieux,
Les sapins descendant jusqu'aux flots sur la grève,
En haut les mêmes cieus!»

Le vieux chène

Naguère, sur les bords de l'onde murmurante,
Un vieux chène élevait sa tête dans les cieus;
Et de ses rameaux verts l'ombre rafraichissante
Protégeait l'humble fleur qui naissait en ces lieux.
Les zéphirs soupiraient le soir dans son feuillage,
Argenté par la lune, et dont plus loin l'image
Ondoyait sur les flots roulant avec lenteur;
Les oiseaux y dormaient la tête sous leur aile,
Comme la nuit, sur l'eau, repose la nacelle
Immobile du pêcheur.

Des siècles à ses pieds reposait la poussière.
Que d'orages affreux passèrent sur son front
Dans le cours varié de sa longue carrière!
Que de peuples tombés sans laisser même un nom!
Impassible témoin de leur vaste naufrage,
Que j'aimais à prêter l'oreille à ton langage
Si plein de souvenirs des âges révolus.
Lui seul pouvait encore évoquer sous son ombre
L'image du passé, les fantômes sans nombre
Des peuples qui n'étaient plus.
Quand le vent gémissait dans ses branches massives,
Et qu'assis je tâchais de comprendre le sens
Vague et mystérieux de ses notes plaintives,
D'autrefois je croyais qu'il répétait les chants,

Et mes yeux semblaient voir sortir de la poussière
Vingt peuples inconnus, se poussant sur la terre
Comme des flots pressés qu'agite l'aquilon,
Et chacun sur le sol qu'avaient conquis ses pères
Succomber à son tour sous les dards sanguinaires
De quelque autre nation.

Les voilà, les voilà, comme des pâles ombres,
Ces peuples, l'oeil furtif, errant dans les forêts;
Aux volantes lueurs des feux sous les pins sombres,
Scintille à leurs côtés la pointe des styles.
Ils ont le pas léger et le regard rapide;
Ils vivent du produit de leur flèche homicide;
Le mot seule fournit à leur sanglant festin;
Partout, d'un pôle à l'autre, un vaste cri de guerre
Demande tous les jours du sang à cette terre
Qui leur a fermé son sein.

Silence! entendez-vous monter leurs cris sauvages
Qui d'échos en échos se perdent dans les airs?
À l'entour des vaincus, dansant sous les feuillages,
Ils font tous en cadence entrechoquer leurs fers.
Les bûchers sont chargés de victimes humaines,
Dont le gémissement se mêle au bruit des chaînes;
Le sang ruisselle et teint le sol épouvanté.
Ô jour d'affreuse joie et de cruels supplices,
Les feux vont inonder tes sanglants sacrifices
De leur terrible clarté.

C'est donc là l'Indien à l'oeil noir et farouche,
Couvrant de ses guerriers les bords du Saint-Laurent.
De la cime des monts, où pend sa frêle couche,
Il montre, plein d'orgueil, son empire puissant.
Le glaive, c'est sa loi, la seule qu'il connaisse.
Jamais devant mortel sa tête ne s'abaisse;
Libre de tout frein et fier de sa liberté,
Il dédaigne d'ouvrir le sol que son pied foule;
Il va chercher sa proie où l'astre des jours roule,
Dans les flots de sa clarté.

Jadis un voyageur au pied d'une colonne,
Assis, les yeux fixés sur des débris épars,
Dans son rêve crut voir s'animer Babylone
Et debout se dresser ses immenses remparts.
Ainsi, je croyais voir, Chêne, à ta voix superbe,
Des barbares armés sortir de dessous l'herbe,
Et nos bords se couvrir de profondes forêts;
Mais un cri retentit au loin dans les vallées;
L'illusion tomba; les moissons ondulées
Seules couvraient les guérets.

Il ne restait que toi, dernier débris des âges
Qui surnageais encor sur l'océan des temps,
Arbre majestueux, magnifiques feuillages
Que les pères léguaient au respect des enfants.
Il était encor là. De loin sa tête altière,
Balançant lentement à la brise légère,
Frappait, à l'horizon, les yeux des voyageurs;
Et le soleil caché derrière les montagnes,
En colorait le faite, au-dessus des campagnes,
De ses dernières lueurs.

Souvent, venaient le soir, au frais du crépuscule,
Des amants à ses pieds s'asseoir sur le gazon;
Et leurs voix se mêlaient au doux bruit que module
La vague en expirant sous les pieds du sabbon.
Ils voyaient dans les cieus, couverts de sombres voiles,
À travers les rameaux, s'allumer les étoiles,
Qui se réfléchissaient dans le cristal des eaux;
Tandis que le hameau réuni sur la rive
Abandonnait sa joie à l'aile fugitive
Et folâtre des échos.
Le vieillard, pensif lui, reportait sa mémoire
Sur d'autres jours depuis bien longtemps écoulés.
À leurs fils attentifs il racontait l'histoire
De ses anciens amis par le temps emportés.
Là, disait-il, aussi, j'étais bien jeune encore,
J'ai vu nos fiers aïeux, un jour avant l'aurore,
Partir subitement à l'appel du tambour.

Ô plaines d'Abraham! victoire signalée *!
Ah! pour combélén d'entre eux cette grande journée
N'eut point, hélas! de retour!
* Deuxième bataille d'Abraham gagnée par les Français, le 28 avril 1760. (Note de J. Hufton)

Ô Chêne, que ton nom résonne sur ma lyre,
Toi dont l'ombre, autrefois, rafraichit mes aïeux.
J'ai souvent entendu le souffle de zéphyr
Soupirer tendrement dans tes rameaux nouveaux.
Alors, l'oiseau du ciel, dans sa course sublime
Montait, redescendait, et, caché dans ta cime,
Il enivrait les airs de chants mélodieux.
Et dans un coin obscur de ton épais feuillage
Il déposait son nid à l'abri de l'orage,
Entre la terre et les cieus.
Mais depuis a passé le vent de la tempête;
La foudre a dispersé tes débris glorieux:
Le hameau cherche, en vain, ta vénérable tête
Se dessinant au loin sur la voûte des cieus.
Il n'aperçoit plus rien dedans l'espace vide.
Au jour de la colère, une flamme rapide
Du vieux roi des forêts avait tout effacé.
Hélas! il avait vu naître et mourir ses pères;
Et l'ombre qui tombait de ses bras séculaires,
C'était l'ombre du passé.

Le papillon

Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,
Je cours, voltige,
Dans mon manoir,
De tige en tige,
Jusques au soir;
Dans la rose,
Doux séjour!
Je repose Jusqu'au jour.

Et quant le jour commence,
S'offre pour me baigner
La perle qui balance
Aux branches d'églantier.
Et puis sur la colline
Où brillent cent couleurs,
Je joue et je butine
Dans le parfum des fleurs.

Sur le sein du zéphyr
Je me berce en riant,
Et quand son souffle expire
Sur le coteau brûlant,
Sous ombrage
De moissons
Ou feuillage
De buissons,
Fraicheur, silence,
Je trouve alors ;
Sans que j'y pense,
Là je m'endors.

Douce vie Suis ton cours,
Et fleurie
Sois toujours.
Si l'hirondelle
Tente souvent
Route nouvelle
Au firmament,
Toujours l'orage
Gronde tout bas
Et le naufrage
Suivent ses pas.

Moi, moins superbe
Et glorieux,
Sur un brin d'herbe
Je suis heureux.
Et la tempête,
Suivant son cours,
Loin de ma tête
Passe toujours.

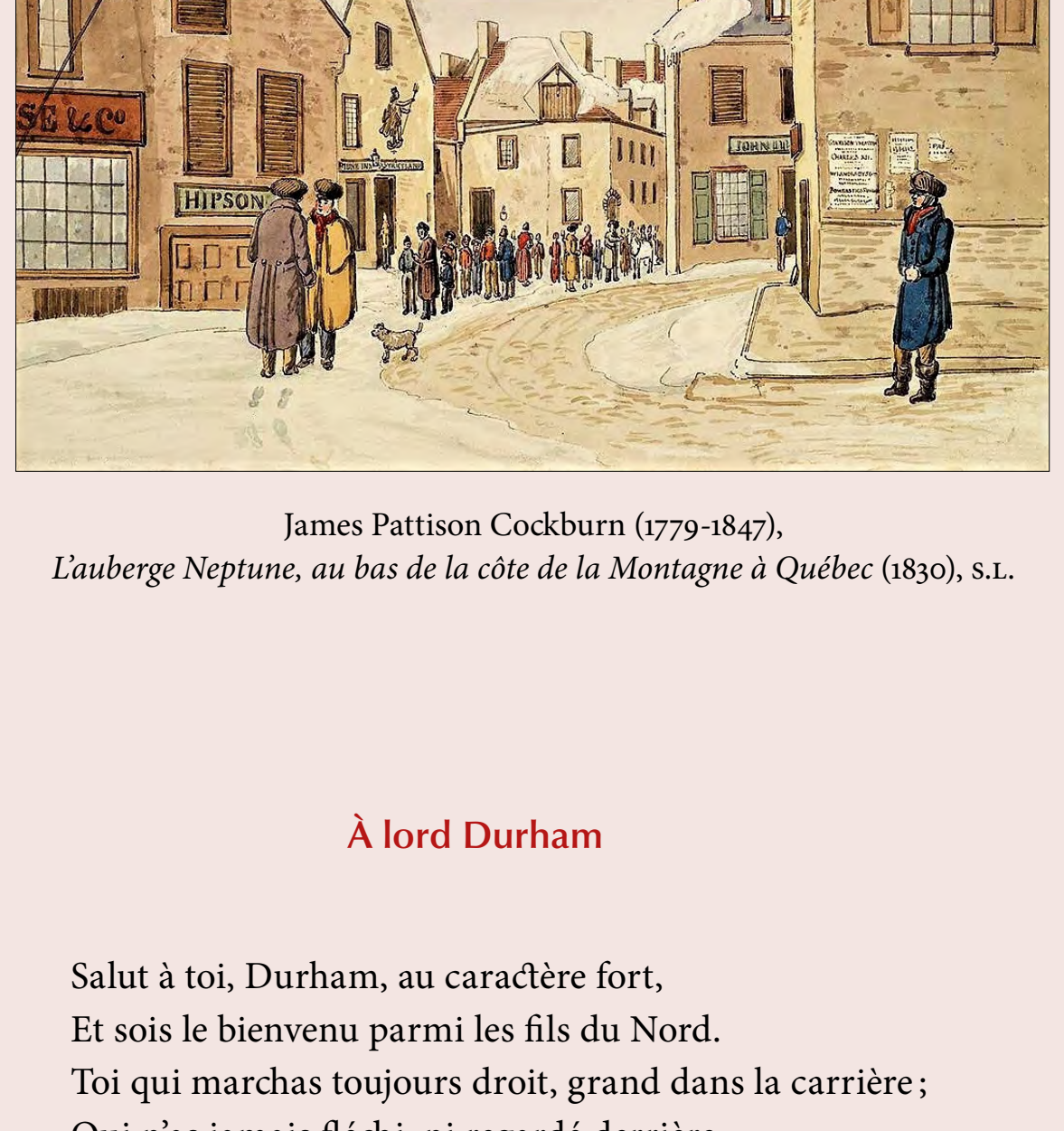
On vit chez l'homme
Audacieux
Le front de Rome
Toucher les cieux.
Mais sur la terre
Passe Attila,
Dans la poussière
Rome croula.

D'où je folâtre
Au sein des champs,
Sur leur théâtre
Je vois les grands.

Tandis qu'en proie
Aux noirs penseurs,
Leur tête ploie
Sous les dangers,

Sans souci, sans alarmes,
Je coule en paix des jours
Embellis par les charmes
De célestes amours.
Libre comme l'haléine
Des inconstants zéphirs,
Partout je me promène
Au gré de mes desirs.

Sans que je m'inquiète,
Oui, déjà j'aperçois
Ma poussière indiscrète
Avec celle des rois.
Papillon
Que l'aurore
Fit éclore
Au gazon,
Je cours, voltige,
Dans mon manoir,
De tige en tige,
Jusques au soir ;
Dans la rose,
Doux séjour !
Je repose
Jusqu'au jour.



James Pattison Cockburn (1779-1847),
Lauberge Neptune, au bas de la côte de la Montagne à Québec (1830), s.l..

À lord Durham

Salut à toi, Durham, au caractère fort,
Et sois le bienvenu parmi les fils du Nord.
Toi qui marches toujours droit, grand dans la carrière ;
Qui n'as jamais fléchi, ni regardé derrière ;
D'un principe sacré, l'espérance et l'appui,
On te dit au Sénat aussi stable que lui.
Sur cette terre vierge où tu viens de descendre,
Les cœurs sont vifs, mais droits, et sauront te comprendre :
Le champ est vaste et noble, il est digne de toi.
Si, l'orage, en passant, creusa dans un endroit,
Profondément le sol, objet de sa furie,
Ce malheur est commun à plus d'une patrie.
Quel pays n'a pas eu ses troubles, ses malheurs !
Les peuples comme l'homme ont leurs jours de douleurs !
C'est au chef prévoyant à refermer la plaie,
En jetant loin de lui la sanguinaire claie,
Instrument suranné d'un pouvoir ombrageux.
Jette un voile d'oubli sur ces temps malheureux ;
Pardonne. Le pardon est un noble apanage ;
Par là, vraiment, de dieu nos rois sont une image.
Et si jamais un jour, ils demandaient nos bras,
Tu verras des guerriers braves dans les combats ;
Ils sauront racheter une erreur de leurs frères,
Et mourir noblement, pour le roi de leurs pères.
Voilà, Durham, l'espoir d'un peuple qui toujours
Fut fidèle à son roi, même aux plus mauvais jours.
Quand la France oubliait sur ses rives lointaines
Nos aïeux ; eux là bas combattaient sur les plaines
De Sainte-Foy ! Durham, l'avenir le verra,
Sur ce grand continent le Canadien sera
Le dernier combattant de la vieille Angleterre.
Ensemble tous les deux tombés sur cette terre,
Au milieu du fracas, le flot républicain
De leurs nobles débris ne voudra laisser rien.
Mais pourquoi dévoiler des jours qui sont à naître ?
Hélas ! nous, orphelins, ne serons plus, peut-être.
Notre sang, notre nom, c'est le crime d'Adam,
Que le père transmet jusqu'au dernier enfant.
Ah ! quel homme ! que dieu ! couvrira cette trace ?
Le préjugé la creuse, et rien, rien ne l'efface.
Pourquoi donc nous, enfants de son même pays,
Ne serions-nous pas tous des frères, des amis ?
Nos aïeux, autrefois, ne formaient qu'un empire,
Que le temps, dans son cours, mit un siècle à détruire.
Sous d'autres cieux lui-même il nous a réunis ;
Et le même drapeau nous verrait ennemis !
C'est le pur sang normand qui coule dans nos veines,
– Des Talbot, des Richard, de ces grands capitaines
Qui portèrent si loin la gloire de ton nom,
C'est ton sang le plus noble, ô toi, frère Albion !
Toi, Durham qui descends des preux de la Neustrie,
Cimente l'union ; que ton nom nous rallie.
Écrase sous tes pieds la haine et les discordes
Qui couvrirent nos champs de carnage et de morts.
Comme des ennemis animés de vengeance
Deux partis tous les jours se trouvent en présence ;
Chacun a sa devise et chacun son drapeau.

Lance ces signes vains du tragique tréteau ;
Et que chacun soumis à la même justice,
N'ose pas demander, dans sa noire malice,
La fortune et le sang d'un ami, d'un voisin,
Pour s'enrichir ainsi d'un ignoble butin.
Combien la haine aveugle ! il est tel qui préfère
Aider un étranger à secourir son frère.
Le sang, le nom devient cause d'exclusion :
Triste et funeste effet de la dissension.
Peuple étranger, dit-on, là bas sur cette terre
Vous avez de César mérité la colère ;
Que de Jérusalem le temple renversé
Fasse voir aux Hébreux que Titus a passé !
Durham ferme l'oreille aux conseils de vengeance,
D'un peuple sans appui prends sur toi la défense.
Oui, sois juste pour tous ; mais non, ne souffre point
Que le puissant haineux dépouille l'orphelin.
Réforme les abus, remonte vers leur cause ;
Que ton œil pénétrant dévoile toute chose.
La constitution a mis entre tes mains
Son sceptre et son pouvoir : de tous ces grands engins
De tant de bien, de mal, l'usage est difficile ;
Mais avec un cœur droit, tout nous devient facile.
L'édifice est ici bien moins vaste et moins grand
Que celui que tu sus, d'un bras ferme et puissant,
Dépouiller en un jour de ses trappes gothiques,
Reste de la frayeur des pouvoirs despotiques,
Quand les barons normands élevaient leurs châteaux
Sur la pointe d'un roc hérissé de canaux.
L'oeil exercé, d'abord, en aperçoit les vices ;
Et faits en ce moment, de sages sacrifices

Lui rendraient tout l'éclat d'un système parfait,
Où l'utile et le grand, tout se réunirait.
Moi, j'aime la beauté d'un souvenir antique,
J'aime à voir au Sénat un nom grand, historique ;
Je crois voir les exploits de célèbres aïeux,
Et leur gloire renaître ainsi devant mes yeux.
Il faut laisser au coeur parler la poésie.
Que l'âme deviendrait sans elle rétrécie !
Je crains le froid calcul d'un barème envieux,
Quand il parle au Sénat d'un peuple malheureux.
Washington, je crois voir baisser ton Capitole ;
Je tremble pour le sort du peuple Séminole,
Car devant les petits les faibles ne sont rien ;
On sait qu'un parvenu fut rarement humain.
Ô vous, chers Canadiens, quelle est la main habile
Qui pourra gouverner votre barque fragile ?
Craignez l'appât trompeur d'un trop vaste océan,
L'Union est pour vous un théâtre trop grand.
Notre langue, nos lois, pour nous c'est l'Angleterre ;
Nous perdrons langue et lois en perdant cette mère.
Elle a souvent juré de nous les conserver ;
L'honneur et l'intérêt la feront adhérer
À ce serment sacré, resté loi de l'empire,
Et que rien ici bas ne peut rompre ou détruire.

Le Canadien, 8 juin 1838.

Au Canada

I

« Pourquoi mon âme est-elle triste ? »
Ton ciel est pur et beau ; tes montagnes sublimes
Élancent dans les airs leurs verdoyantes cimes ;
Tes fleuves, tes vallons, tes lacs et tes coteaux
Sont faits pour un grand peuple, un peuple de héros.
À grands traits la nature a d'une main hardie
Tracé tous ces tableaux, œuvres de son génie.
Et, sans doute, qu'aussi, par un dernier effort,
Elle y voulut placer un peuple libre et fort,
Qui pût, comme le pin, résister à l'orage,
Et dont le fier génie imitât son ouvrage.
Mais, hélas ! le destin sur ces hommes naissants
A jeté son courroux et maudit leurs enfants.
Il veut qu'on courroux et maudit comme la poudre,
Il ne reste rien d'eux qu'un tonbeau dont la foudre
Aura brisé le nom que l'avenir, en vain,
Voudra lire en passant sur le bord du chemin.
De nous, de nos aïeux la cendre profanée
Servira d'aliment au souffle de Borée ;
Nos noms seront oubliés et nos chants en oubli,
Abîme où tout sera bientôt enseveli.

II

Ainsi chantait ma muse et sa lyre plaintive,
Comme le vent du soir, murmurait sur la rive ;
Mais les échos muets étaient sourds à sa voix.
Et le peuple qu'autrefois
Enthousiasmaient ses chants, enivrait son histoire,
Peu soucieux de sa gloire,
S'endormait maintenant pour la première fois.
Hélas ! dans son insouciance
Il passe comme un bruit qu'on oublie aussitôt :
Rien de lui ne dira son nom ni sa puissance ;
Il s'éteindra comme un flot
Qui se brise sur le rivage,
Sans même à l'œil du matelot
Laisser empreinte son image.
Ôu sont, ô Canada ! tes histoires, tes chants ?
Tes Delucs, tes Rousseaux, l'honneur de l'Helvétie,
Tous ces hommes enfin qu'illustrent les talents,
Qui font un peuple fier, grandissent la patrie,
Font respecter au loin son nom, ses lois, ses arts,
Et, pour sa liberté, lui servent de remparts ?
L'étranger cherche, en vain, un nom cher à la science.
Notre langue se perd, et dans son indigence
L'esprit, ce don céleste, étincelle des cieux,
S'éteint comme une lampe, ou comme dans les cieux
Une étoile filante au funeste présage.
Déjà, l'obscurité nous conduit au naufrage ;
Et le flot étranger envahissant nos bords
De nos propres débris enrichit ses trésors.
Aveuglés sur le sort que le temps nous destine,
Nous voyons sans souci venir notre ruine.
Ô peuple subjugué par la fatalité,
Tu sommeilles devant l'oracle redouté.
Il rejette ton nom comme un arbre stérile,
Que l'on veut remplacer par un scion fertile.
Il dit : laissons tomber ce peuple sans flambeau,
Errant à l'aventure ;
Son génie est éteint, et que la nuit obscure
Nous cache son tombeau.

III

Pourquoi te traînes-tu comme un homme à la chaîne,
Loin, oui, bien loin du siècle, où tu vis en oubli ?
L'on dirait que vaincu par le temps qui l'entraîne,
À l'ombre de sa faux tu t'es enseveli ?
Vois donc, partout, dans la carrière,
Les peuples briller tour-à-tour,
Les arts, les sciences et la guerre
Chez eux signalent chaque jour.
Dans l'histoire de la nature,
Audubon porte le flambeau ;
La lyre de Cooper murmure,
Et l'Europe attentive à cette voix si pure
Applaudit ce chanfre nouveau.

Enfant de la jeune Amérique,
Les lauriers sont encore verts ;
Laisse dans sa route apathique
L'Indien périr dans les déserts.
Mais toi comme ta mère, élève à ton génie
Un monument qui vive dans les temps ;
Il servira de fort à tes enfants :
Faisant par l'étranger respecter leur patrie.

Cependant, quand tu vois au milieu des gazons
S'élever une fleur qui devance l'aurore,
Protège-la contre les aquilons
Afin qu'elle puisse éclore.
Honore les talents, prête-leur ton appui ;
Ils disputeront la nuit
Qui te cache la carrière :
Chaque génie est un flot de lumière.
.....
.....

IV

Ô peuples fortunés ! ô vous ! dont le génie
Au monde spirituel découvrit jusqu'aux dieux,
Qui brillez dans les temps comme l'étoile des cieux,
L'esprit est immortel, et chaque œuvre accomplie
Par sa divine essence est et sera toujours ;
Dieu même n'en saurait interrompre le cours.
Ainsi Rome et la Grèce éternisent leur gloire,
À l'immortalité léguèrent leur mémoire.
L'Europe rajeunie, instruite à leurs leçons,
Poursuivit les travaux des Pléiades, des Platon ;
Et l'homme remontant ainsi vers la nature,
Élève au créateur toujours la créature.
Mais pourquoi rappeler ce sujet dans mes chants ?
La coupe des plaisirs effémine nos âmes ;
Le salpêtre étouffé ne jette point de flammes :
Dans l'air se perdent mes accents.
Non, pour nous plus d'espoir, notre étoile s'efface,
Et nous disparaissions du monde inaperçus.
Je vois le temps venir, et de sa voix de glace
Dire, il était ; mais il n'est plus.
Ma muse abandonnée à ces tristes pensées
Croyait déjà rempli pour nous l'arrêt du sort,
Et ses yeux parcourant ces fertiles vallées
Semblaient à chaque pas trouver un champ de mort.
Peuple, pas un seul nom n'a surgi de ta cendre ;
Pas un, pour conserver tes souvenirs, tes chants,
Ni même pour nous apprendre
S'il existait depuis des siècles ou des ans.
Non ! tout dort avec lui, langue, exploits, nom, histoire ;
Ses sages, ses héros, ses bardes, sa mémoire,
Tout est enseveli dans ces riches vallons
Où l'on voit se courber, se dresser les moissons.
Rien n'atteste au passant même son existence ;
S'il fut, l'oubli le sait et garde le silence.

Le rêve du soldat

Quand la France héroïque inscrivait sur la pierre *
* L'arc-de-triomphe de l'Étoile à Paris fut
commencé par Napoléon en commémoration
des victoires des Français. La restauration n'y
fit point travailler, mais Louis-Philippe le fit
achever, et l'inauguration s'en fit devant un
concours immense.
On a inscrit en lettres de bronze dans les
panneaux de la voûte et des côtés les noms
des principales batailles de la république et de
l'empire, et ceux des généraux qui s'y sont le
plus distingués.

Les exploits de ses fils devant la foule altière,
Les vieux rois inclinaient leur front ;
Et lorsque de la nuit flottaient les voiles sombres,
Ils croyaient voir paraître encor leurs grandes ombres
Sur tous les points de l'horizon.
D'Alkmaer brillaient les baïonnettes,
Le sabre achevait les défaites
De Marengo, puis d'Iéna :
Et sur ces têtes couronnées
Le cauchemar jetait les journées
De Freidland et de Moscowa.
Moi, jeune étranger, seul, isolé dans la foule,
À chaque cri semblable au tonnerre qui roule
Je saisisais un souvenir.
Je disais : Je descends des fils de la Neustrie,
Nos aïeux appelaient la France leur patrie,
Comme elle ils surent conquérir.
Les champs d'Haastings, Naples, Byzance,
Furent témoins de leur vaillance ;
À qui doit-on la liberté ?
Les barons normands la léguèrent *

* Thierry, dans son histoire de la conquête de
l'Angleterre par les Normands, et Sismondi
rapportent que tous les noms des barons qui ont
signé la grande charte de l'Angleterre, paraissent
être français.

Les preux d'Albion la gardèrent
Pure pour la postérité.
Les vieux guerriers veillaient alors aux Invalides,
Aux fenêtres passaient leurs lumières rapides,
Car ce jour était grand pour eux.
Un seul manquait : soldat d'Égypte et de Russie,
Devant l'arc d'alliance, enfin, que sa patrie
Renouvelle avec d'anciens preux ;
Il relisait sur les murailles
Les histoires de leurs batailles
Et les noms inscrits aux arceaux ;
Puis à genoux pressant la pierre,
Il répétait une prière,
Prière sainte du héros !
Il pria, quand soudain dans l'air il croit entendre
Une marche guerrière et qui semble descendre
En sons mâles devers ces lieux :
Puis comme un bruit de pas mesurés qui s'avance,
Et puis, bientôt il vit les grands guerriers de France
Sortir d'un nuage des cieux.
Devant le spectacle sublime
De la poussière qui s'anime
De tous ces héros du passé,
Le vieux soldat que la mitraille
A mutilé dans la bataille,
D'un saint effroi se sent troublé.
Et l'immortel cortège, au front pâle et sévère,
Défilait d'un pas lent, et chacun sur la pierre
Léguait un nom au monument.
Le premier c'est Clovis, fondateur d'un empire
Que quatorze cents ans n'ont encor pu détruire.
Il lui donna pour fondement Soissons, immortelle victoire,
Où les Francs consacrent sa gloire
Par la défaite des Romains ;
Et Tolbiac où de son glaive
De leurs corps sanglants il élève
Une digue aux cruels Germains.

Le voilà celui qui, sans égal mille années,
De la France porta si haut les destinées,
Charlemagne ! ce vaste nom
Qu'avec étonnement, l'homme contemple encore
Dans ces temps reculés, ainsi qu'un météore,
Éclaire partout, l'horizon...
Mais déjà sa grande ombre passe
Et celle de Roland s'efface
Avec la foule des guerriers,
Dont les héroïques histoires
De batailles et de victoires
Embrasaient tant les chevaliers.

Muet, le vieux soldat de l'oeil suivait ces ombres
S'avancant lentement vers les nuages sombres
Qui lui dérobaient l'horizon.
Leurs yeux creux et perçants brillaient sous leur paupière
Et leurs habits semblaient couverts de la poussière
Des vieux sépulcres de Memnon.
Voici Guillaume d'Angleterre,
Conquérant, sa fortune altière
N'a pas trahi ses derniers jours,
Et même son ombre terrible
Semblant encor plus inflexible
De sa tombe règne toujours.
Plus loin c'est Jeanne d'Arc, Lafayette,
Xaintrailles, Lahire, Barbazan vieillies dans les batailles,
Et le vainqueur de Formigny.
Dunois et Richemont, Buchan passaient à peine
Qu'un fantôme paraît derrière eux et se traîne,
Personne n'est auprès de lui.
Quelle est donc cette ombre inconnue
Qui semble appréhender la vue
De tant de redoutables preux ?
Son nom ? il a trahi sa patrie,
Bourgogne, ton âme flétrie,
Non, ne verra jamais le dieu.
Chacun le fuit ; son front que couvre de ses rides
Le mal à l'œil furtif, aux prunelles livides,
Semble plier sous les méfaits.
Condamné du destin, pour expier ta peine,
À traîner à tes pieds une éternelle chaîne
Qui ne te quittera jamais,
Ombre perfide, ombre sinistre,
Des discordes lâche ministre,
Annonces-tu quelque malheur ?
Comme cette vapeur fatale
Qui sur la rive orientale
Présage l'orage au pécheur.
Mais il est déjà loin ce fantôme coupable
Qui subit chaque jour le décret redoutable,
Arrêt de malédiction !
Son exemple funeste est commun à chaque âge :
L'homme est comme un navire assailli par l'orage,
Victime de l'ambition. Le ciel a rendu sa justice
Que son jugement s'accomplisse :

Dormant en paix sous la douce chaumière,
Il méprise des rois les palais orgueilleux.
Que n'ai-je, comme lui, dans le hameau paisible
Sut choisir un séjour aux chagrins inconnu !
Savourant le bonheur d'une épouse sensible
J'eus partagé l'amour et la vertu.

Mais d'un astre fatal éprouvant l'influence,
J'errai contre mon gré bien loin sous d'autres cieux.
Je disais : je verrai le soleil de la France
Et le tombeau de mes aïeux.

Je laissai donc ces bords, où, profonds et sublimes
Roulent du Saint-Laurent les flots majestueux ;
J'entends encor gronder dans les sombres abîmes
Du fier Montmorency les rochers écumeux.
Mes yeux suivaient de loin ces murailles superbes
Qui rayaient jusqu'au ciel leurs créneaux foudroyants.
Et les rayons du soir glissaient, comme des gerbes,
Sur les toits éblouissants.

O toi, fière cité, reine de ma patrie,
Combien dût ce moment me coûter de douleurs !
À ces pensers... ma paupière attendrie
Ne peut retenir ses pleurs.

J'ai vu de l'océan les vagues agitées
Que pressaient d'Aquilon les ailes irritées.
Puis j'ai vu de Paris les palais somptueux,
Et le dôme superbe élané jusqu'aux cieux.

Sur la colonne triomphale ;
J'ai vu de vieux guerriers relire leurs exploits ;
J'ai vu le lieu funèbre où repose des rois
La cendre sépulcrale ;
Mais rien du Canada n'éteint le souvenir :
J'y trouvais le passé, j'y voyais l'avenir.
En vain, Londres à mes yeux déployait sa richesse,
Son faste, sa splendeur, d'un factice bonheur
La perfide ivresse,
Mon âme n'y trouvait qu'un charme empoisonneur.

Où sont ces jours quand, sous l'ombre d'un chêne,
Je fredonnais un rustique refrain ?
L'amour guidait mes doigts, et la timide Hélène
En rougissant sentait gonfler son sein.

Mais, comme un doux rayon au milieu d'un orage
Frappe l'œil du voyageur,
Ce tendre souvenir perce, en vain, le nuage
Qui pèse encor sur mon cœur.

Hélas ! j'ai tout quitté, parents, amis, chaumière ;
Chaumière où j'ai reçu la vie et la lumière.
Ô toit, cher protecteur de mon humble berceau,
De ma voix, de mon nom nourrirais-tu l'écho ?
Ingrat, j'ai déserté le seuil de mon enfance,
Seul un furtif adieu fut ma reconnaissance.
D'une mère éplorée, oubliant les regrets,
Je la quittais, peut-être pour jamais.
Non... je vous reverrai, lieux qui m'avez vu naître ;
Champs, bocages, riantes vallons ;
J'y répéterai mes chansons ;
De tristes souvenirs de la flûte champêtre
Attendriront les sons.

Ah ! combien il est doux après un long orage,
De rentrer dans le port, de baiser le rivage
Que l'autan furieux semblait nous disputer :
Un bonheur toujours pur devient froid à goûter.
Déjà je vois au loin venir sur la colline
Mon père aux cheveux blancs, que la vieillesse incline.
Ses cheveux que zéphyr agite mollement,
Couvrent son front joyeux de leurs boucles d'argent.
De ses pas l'âge, en vain, ralentit la vitesse,
Il me voit, il m'atteint, sur son sein il me presse.
Une mère, une sœur, des frères, des amis !
Je revois donc enfin ces objets tant chéris...
Mais que dis-je ?. Peut-être un funèbre silence
Règne au toit paternel, témoin de mon enfance ;
Qu'un père, qu'une mère, enviés par les dieux,
Reposent maintenant dans la splendeur des cieux ;
Que ses tristes enfants vont pleurer sur sa tombe
Quand de l'humide nuit le voile épais retombe.

Ils disent : notre frère est aussi loin de nous.
Il quittait pour un rêve un asile si doux !
Il ne répondit pas à la voix de son père,
Lorsqu'à ses yeux la mort déroba la lumière.
Errant en d'autres climats
Il n'a pas entendu l'airain impitoyable
Sonner... ni dans le deuil s'avancer le trépas,
Tenant le sablier dans sa main redoutable,
Et notre seuil frémir sous ses pas.

Mais pourquoi de mon cœur augmenter la tristesse ?
De ces illusions, noirs enfants de la nuit,
Chassons l'ombre qui me poursuit ;
Lyre répète encor tes accents d'allégresse,
Et dérobe mon âme à l'ennui.

Oui, je verrai ces champs où rêvait ma bergère ;
Du limpide ruisseau j'écouterai la voix ;
Et sous le pin touffu qui vit naître mon père
Je chanterai mes refrains d'autrefois.

Aux premiers rayons de l'aurore
Qui brillèrent à l'Orient,
Je poursuivrai de l'œil encore
L'astre des nuits dans l'Occident.

L'airain sonore au clocher du village,
En répondant à l'hymne du matin,
Réveillera par son divin langage,
Ces sentiments qui charmaient tant mon sein.
Et sous l'ormeau, voisin du toit champêtre,
Aux pas légers qu'accorderont mes chants,
Je mêlerai les récits que fait naître
Le dieu jaloux du bonheur des amants.

De la rive où le flot expire J'écouterai le vieux pêcheur.
Sa voix que le silence inspire
A des airs qui charment le cœur.
Mes doigts harmonieux animeront ma lyre,
Dont la corde souvent chantera nos exploits.
Et quand l'âge viendra refroidir mon délire,
Assis à l'ombre d'un bois,
Mes chants plus doux plairont au folâtre zéphyr.

L'étranger

Depuis l'aurore, assis sur le rivage,
En vain j'attends, l'esquif ne revient pas :
Courez, vents frais, volez sur son passage,
De ma patrie il laisse les climats.
Mais déjà de la nuit le voile sombre
Cache à mes yeux les rives et les flots.
Pauvre étranger, attendre encor dans l'ombre :
À vos ennuis apportez du repos.
La nuit se passe et bien des jours encore ;
Le navigateur n'écoute plus sa voix.
Dans ma patrie aurait-il vu l'aurore
Dorer les monts, les fleuves et les bois ?
Le toit champêtre où résonnaient ma lyre
De mes chansons nourrit-il les échos ?
Pauvre étranger, bien loin est le navire :
À vos ennuis apportez du repos.

Il ne vient point des bords qui m'ont vu naître,
Où si souvent je chantais nos exploits ;
Il n'a point vu Carouge où pour un maître
Tombaient nos fils, que trahissaient des rois.
D'un joug à l'autre, hélas ! on les transporte ;
Prenez ces fers, dit-on à des héros !
Pauvre étranger, leur bras vainqueur les porte :
À vos ennuis apportez du repos.

Déjà les champs où reposent nos pères,
À d'autres mains ont cédé leurs moissons ;
Et sous nos toits des langues étrangères
Chassent l'écho de nos douces chansons.
Un orphelin quête un pain d'indigence
Au seuil sacré... trahi par ses sanglots !
Pauvre étranger, j'y fêtai sa naissance :
À vos ennuis apportez du repos.

Des inconnus saisissent sa balance,
Et de Thémis ils usurpent les droits.
Au temple saint j'ai vu briller la lance
Qui chasse au loin tous les arts dans les bois.
Peut-être, un jour la liberté propice
Viendra finir et vos pleurs et vos maux.
Pauvre étranger, régnera la justice :
À vos ennuis apportez du repos.
Vient-on encor jeter sur la chaumière,
Un œil hautain où brille le mépris ?
Toujours mon front brava leur troupe altière ;
Mais je pensais à des frères proscrits :
Leurs toits brûlants éclairaient la colline,
Où nos pasteurs conduisaient leurs troupeaux.
Pauvre étranger, pourquoi ton front s'incline ?
À vos ennuis apportez du repos.

Plein de douleur je quittai ma patrie ;
Enfin le ciel y brille plus serein.
Retourne-t'en, mon âme un jour me crie :
De bords chéris je reprends le chemin.

Mais de mes ans j'ai senti la faiblesse ;
Déjà la mort a pénétré mes os !
Pauvre étranger, Dieu chérit la vieillesse :
À vos ennuis apportez du repos.

Ô Canada ! le ciel enfin m'appelle,
As-tu tari la coupe des douleurs ?
Mais des destins l'urne se renouvelle ;
Un sort plus doux dissipe les malheurs.
Adieu, je meurs... je sens glacer mes veines...
Mais quels longs bruits ont frappé les échos :
Ô ma patrie, on a brisé tes chaînes !
Fuyez, ennuis, je meurs dans le repos.

L'an 1834

Encore un an de passé sur le monde ;
La liberté fit crouler un tyran.
Si je vois bien dans la sphère profonde,
L'astre des rois s'éclipse à son couchant.
Peuples, pour nous, c'est un heureux présage,
Quand le loup dort les bergers sont en paix.
Chantons ! le jour de l'esclavage
Va disparaître pour jamais.

La liberté, fuyant de ses domaines,
Errait en pleurs dans l'ombre des forêts ;
Elle entendait au loin le bruit des chaînes,
Et la torture armer ses chevaux.
Mais de ces temps de pleurs et de misères,
Le règne, enfin, pour le peuple est passé.
Chantons ! au bruit confus des verres,
Car notre règne est commencé.

Les rois voulaient à la jeune Amérique
Faire aussi don et du sceptre et des fers ;
Mais le lion, broyant leur rouille antique,
De leurs débris parsemait les déserts.
Ces hochets d'or sont bons pour des esclaves,
Se disait-il dans sa juste fureur
Chantons ! et que la voix des braves
Répète ce refrain en chœur.

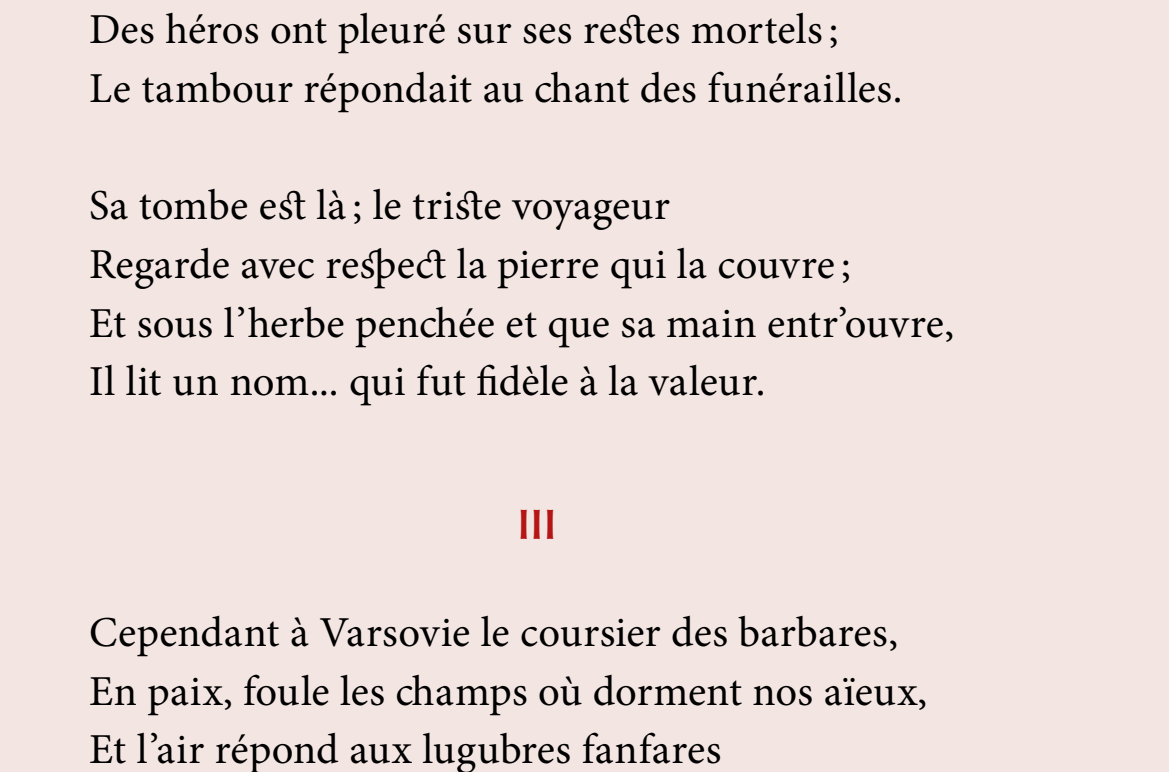
Ô Canada ! ton ciel est plein d'orages !
Mais ne crains point l'approche des tyrans ;
L'aquilon seul dans son char de nuages
Renverserait leurs pavois chancelants.
Seul l'homme libre admire nos tempêtes,
Et sait braver en tout temps leur courroux.
Chantons ! car jamais dans nos fêtes
L'*Alguasil* n'entrera chez nous.

Pourquoi désespérer ?
Partout on dit, l'œil fixé sur les flots,
L'esquif brisé s'abîme sous l'orage.
Ô Canada ! ton nom n'a plus d'écho,
Et tes enfants chéris ont fait naufrage.
Mais non, ils ne périront pas,
Une voix tout-à-coup s'écrie :
Le soleil dore au bout des mâts
Le drapeau de la patrie,
De la patrie.

Canadien, tu connus cette voix ;
Le ciel pour nous, souvent l'a fait entendre ;
Dans nos malheurs, hélas, combien de fois
Nous avons cru notre Iliou en cendre ?
Enfants jetés hors des berceaux,
On nous exposa sur le Tibre ;
Mais Rome sortit des roseaux...
Et Rome aussi bientôt fut libre,
Bientôt fut libre.

Mais si la nue éclipsa dans les cieux,
Plus d'une fois notre étoile sacrée ;
Après l'orage à son front radieux
On reconnut sa gloire à l'empyrée.
Phare qui ne s'éteint jamais,
Elle éblouit la tyrannie,
Qui droit sur l'écueil des forfaits,
Ira jeter sa barque impie,
Sa barque impie.

À la tribune, on vit comme aux combats,
Toujours briller notre même courage.
Chargés de fers, menacés du trépas,
De nos tyrans nous braverions la rage
S'il fallait pour la liberté,
Sacrifier nos biens, la vie ;
Et sous son drapeau redouté
Mourir pour elle et la patrie,
Et la patrie.



James Pattison Cockburn (1779–1847), *La Place du marché de la basse-ville vue du quai McCullum* (1829), Bibliothèque et Archives du Canada, Ottawa (Ontario).

La harpe

Harpe divine, ô source d'harmonie,
Répète encor tes chants mélodieux.
Et toi qui d'Apollon partage le génie,
Élève aussi ta voix qui sut charmer les dieux.
Mais déjà la corde soupire,
L'on dirait un souffle du soir,

Où le murmure de Zéphyre,
Dans les créneaux d'un vieux manoir.
Silence ! un chant – La harpe recommence ;
L'amour prélude à ses divins accords ;
Émilie a repris le fil de sa romance,
Jamais plus doux concert n'embrasa nos transports.

Ah ! que ne puis-je en traits de flamme
Graver en moi ces doux accents,
Et nourrir longtemps dans mon âme
Le charme secret de mes sens !
Que ces doux sons expriment bien l'ivresse
De deux amants qui, près d'un jeune ormeau,
Interrogent leurs yeux qu'adoucît la tendresse,
Et jurent de s'aimer jusque dans le tombeau.

Ô harpe qui te fait sourire ?
Eugène volait un baiser
De son amante qui soupire
Et qui n'osa le refuser.

Je vis alors son front où l'innocence
Avait laissé sa couronne de fleurs,
Plus rouge qu'une rose accusé l'imprudence
De l'amant qui déjà flétrissait leurs couleurs.
Mais quel nouvel écho résonne,
C'est le chant de nos vieux soldats ;
Et comme la foudre qui tonne
La corde redit leurs combats.

Là bas paraît le guerrier sur l'arène ;
Un noir panache ombre son coursier.
Le glaive dans sa main brille au loin sur la plaine,
Le soleil enflammaient ses vêtements d'acier.
L'airain sonne dans la carrière :
Soudain volent les escadrons ;
Au milieu des flots de pousière
Le fer retentit sur les monts.

Victoire ! a dit la harpe glorieuse,
Et ses accords devinrent plus bruyants.
Pour s'éloigner bientôt sur la plaine poudreuse,
Et suivre des vaincus les bataillons fuyants.
Car déjà la chausseaux guerrières
Était à son dernier refrain,
Lorsque la brise printanière
Des ondes effleura le sein.

La fibre d'or imitant son langage,
Du vieux pêcheur commença les chansons,
Et les échos lointains dont murmurait la plage
Semblaient en soupirant renouveler ses sons.
Ainsi du poétique délire
La harpe, aimant les doux accords,
Chante ou sourit, gronde ou soupire,
Toujours fidèle à nos transports.

Jadis David répétait avec elle
Ces chants sacrés révévés des chrétiens ;
Et l'aurore souvent en suspendant son aile,
Écoutait leurs concerts des monts iduméens.
Au temple un jour j'ai cru l'entendre ;
Mais ce n'était plus cette voix
Dont l'écho frappant Alexandre,
Lui fit suspendre ses exploits.

Le marin

La nuit est noire et le ciel sans étoiles ;
Le vent mugit et frappe, en vain, nos voiles
Que durcissent les frimas.
Adieu patrie ! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

De la tempête augmente la furie ;
La mer blanchit le navire qui crie,
C'en est fait, nous coulons bas !
Adieu patrie ! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

Vous m'attendez à cette heure peut-être,
Et vous croyez toujours me voir paraître
Froid et couvert de frimas.
Adieu patrie ! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

Au cap lointain vacille une lumière...
Mais le vaisseau brisé sombre à l'arrière,
Tous s'élancent dans les mâts.
Adieu patrie ! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

Tout disparut sous la vague profonde ;
Et le marin qui luttait contre l'onde
Répétait encor tout bas :
Adieu patrie ! adieu, plus d'espérance.
Adieu ma femme et ma chère Clémence,
Vous ne me reverrez pas.

La Pologne

I

Le jour, au loin, blanchissait l'horizon ;
Le laboureur sortait de sa chaumière,
Et le troupeau bondissant au vallon,
Paissait déjà la verdure légère.

Le Sarmate était là ; le front courbé d'ennuis,
Il voyait à regret s'enfuir l'ombre des nuits.
À ses yeux la clarté renouvelait l'outrage,
Qu'imprimait sur son front le joug de l'esclavage.
Ô ma triste patrie où donc est ta splendeur ?
Le barbare, dit-il, ne craint plus ta puissance.
Comme un lion, brisé par la douleur,
Tui meurs sans te venger de sa lâche insolence.

Naguère encor, le guerrier de Wilna
Sur la tête des rois faisait brandir sa lance ;
Les plaines de Madrid, les flots de la Moskova
Diront longtemps son nom et sa vaillance.
Son coursier, hennissant aux portes des palais,
Troublait impunément le sommeil des monarques,
Et le doigt sanglant des Parques
Montrait le vieux Kremlin au brave Polonais.

Mais qu'il fut court ce jour de gloire !
Les frimas ont, dans nos lauriers,
Détruit le prix que la victoire
Devait à d'illustres guerriers.
Les rois ne tremblent plus à la voix de leur maître ;
Des débris de son sceptre ils ont armé leurs mains,
Et du trône orgueilleux où le sort les fit naître
Ils foulent sous leurs chars le reste des humains.

Depuis ce jour au barde solitaire
La liberté n'inspire plus d'accents ;
Sa lyre s'est brisée, et la corde légère
Ne pousse que des gémissements.
Mais n'entendez-vous pas sous le soc qui résonne
Mugir l'acier qui fit trembler les rois ?
Des casques et des fers, des débris de couronne,
Au laboureur pensif rappellent nos exploits.
Ici, dit-il, tombaient ces héros de l'histoire ;
Toujours pour la patrie, ils bravaient les combats.
Plus loin, Poniatowski s'engloutit dans sa gloire,
Et l'Istér aux tyrans déroba son trépas.

Hélas ! de la Pologne il était l'espérance :
En vain, elle rêvait son antique puissance,
Tout, espoir, liberté dormant dans son tombeau ;
De la patrie en lui s'est éteint le flambeau.

II

Heureux le Polonais qui, dans ces jours de deuil,
Avec l'esquif disparut dans l'orage ;
Son noble front n'a pas, oubliant son orgueil,
Essuyé la poussière aux pieds de l'esclavage.

Sa tombe est là, dans ces champs immortels
Où résonnait la foudre des batailles.
Des héros ont pleuré sur ses restes mortels ;
Le tambour répondait au chant des funérailles.

Sa tombe est là ; le triste voyageur
Regarde avec respect la pierre qui la couvre ;
Et sous l'herbe penchée et que sa main entr'ouvre,
Il lit un nom... qui fut fidèle à la valeur.

III

Cependant à Varsovie le coursier des barbares,
En paix, foule les champs où dorment nos aïeux,
Et l'air répond aux lugubres fanfares
Que le cosaque altier exhale dans ces lieux.
Pleure, ô Pologne abandonnée !
L'espoir a déserté ton cœur,
Et la cruelle destinée
Comble ta coupe de douleur.

Mais la nuit de son aile immense
À tes yeux déroba le jour.
Paix, ta voix trouble le silence
Et le Baskir veille à la tour.
Crains de rallumer sa colère,
Les pleurs blessent l'œil du tyran ;
Il hait le cri de la misère
Qu'arrache un joug intolérant.

En proie aux étrangers perfides,
Gémissent tes fières cités.
Vois briller dans leurs mains avides
Les fruits de tes champs dévastés.
Pleure, ô Pologne abandonnée !
L'espoir a déserté ton cœur,
Et la cruelle destinée
Comble ta coupe de douleur.

IV

Le Sarmate chantait, ainsi, dans son délire,
L'hymne de la douleur résonnait sur sa lyre.
De ses tristes pensers, en vain, troublant le cours,
Les maux de son pays le poursuivaient toujours.
Ah ! si l'astre des cieux, des portes de l'aurore,
Revoyait au château, sur les lambris qu'il dore,
Ces armes autrefois fatales au tyran,
Que mes aïeux baignaient dans le sang ottoman,
J'y trouverais écrit par la main d'un autre âge :
Tout pour notre patrie et mort à l'esclavage.
Mais l'orage a détruit ces restes glorieux,
Sous Praga s'est brisé le fer de nos aïeux.
Hélas ! ce jour fatal vit tomber ma patrie !
À peine arrache-t-elle une larme attendrie
Au Polonais courbé sous le poids de ses fers ;
Comme au mourant pour lui ce nom n'est plus qu'un songe
Qu'un espoir mensonger alimente et prolonge,
Semblable au mirage des déserts.

V

Mais quel chant glorieux vient frapper mon oreille ?
Ah non !... mon cœur s'est trop nourri d'illusions...
Cependant, je la vois, la Pologne s'éveille,
J'entends partout retentir les clairons.

L'ange terrestre a dit : Varsovie, brise ta chaîne.
Devant nos fers vengeurs s'est enfui le tyran ;
Et les débris de son sceptre insolent
Surnagent dans le sang des guerriers de l'Ukraine.

Il règne encor notre drapeau :
Sorti glorieux de l'orage,
Sois nous dans ce jour le plus beau,
L'arc-en-ciel qui brille au nuage.

Mille ans ont consacré ta gloire et tes exploits ;
Tu fus des ennemis le signe d'épouvante,
Et Sobieski, te suivant autrefois,
Renversa le croissant sur la plaine sanglante.
Vieux héros de Praga, lève-toi du cercueil,
L'aigle de la Pologne anime ta poussière.
Dans les murs de Varsovie regarde avec orgueil
Tes enfants couronnés poursuivre ta carrière,
Et sur vos glorieuses tours
Faire parler encor vos magiques tambours.

Chante, ô toi Pologne immortelle !
Ce jour de gloire et de splendeur ;
Jamais une palme plus belle
Brilla dans la main du vainqueur.

En vain, une ombre passagère
Couvrit ton front majestueux,
Des tyrans le règne éphémère
Ne fut qu'un rêve soucieux

.....

VI

Mais silence... un bruit sourd gronde dans le lointain...
Oui, c'est le flot qui mugit sur la rive...
Ô barde, tu frémis ; pourquoi tremble ta main
Sur la corde plaintive ?
Quel fantôme, dit-il, vient de paraître au nord ?
Un nuage enflammé reflète au loin sa lance,
Et l'ourse en rugissant voit ses étoiles d'or
Verser des flots de sang sur l'empyrée immense.
Aux armes, Polonais ! sur les hordes du tsar ;
Mais leur nombre est égal aux feuilles des montagnes.
Braves lanciers, déployez l'étendard,
Ma lyre vous suivra pour chanter vos campagnes !

Ostrolenka !... dit le Baskir,
Soudain s'avança le barbare.
Guerrets, son sang sut vous nourrir.
Le ciel en fut-il moins avare ?
Pour nous ce jour fut glorieux ;
Mais que nous conta sa victoire !
L'élite de fils courageux,
Pologne, a trop payé ta gloire.

Comme les vagues de la mer
Se précipitent sur la rive,
L'ennemi brandissant son fer
Inonde l'arène plaintive.

Oui, seul le nombre t'accabla,
Sarmate, fils de la vaillance,
En vain, ton courage ébranla
Le Moscovite et sa puissance.

VII

Sur Varsovie le vainqueur jette un œil irrité.
Dans ses derniers remparts combat la liberté.
Ô liberté chérie, astre de la lumière,
Verra-t-on le tyran dans son humeur altière
De ton auguste autel disperser les débris ?
L'implacable destin est-il sourd à tes cris ?
Mais hélas, c'en est fait, l'Europe t'abandonne ;
Des barbares du nord la voix d'airain résonne.
Varsovie, fière Varsovie ! victime offerte aux Cieux,
Tu portas au bûcher un nom pur, glorieux :
Le sang de Sawiski consacra ta poussière.
Dormez, restes sacrés, dans la nuit des tombeaux.
Il vaut mieux succomber, succomber en héros,
Que de vivre pour voir sous les pieds des chevaux
Profaner le sein de sa mère.

Barde, élève encore tes chants ;
Que l'autan gronde sur ta lyre ;
Emprunte les gémissements
Des flots que l'orage déchire.
La foudre éclate sur les monts,
Le brouillard fuit devant l'orage,
Dans l'air sifflent les aquilons
Qui répondent à ton langage.

Dieu serait-il sourd à ta voix ?
Reconnais ces signes terribles,
La mort de son fils autrefois
Troubla les éléments sensibles
Il brisa le joug de la mort,
Il domina toute la terre ;
Oui, Pologne, espère encor,
Tu renaîtras un jour de ta poussière.

Poésies choisies,

de François-Xavier Garneau (1809-1866),

est un florilège de ses œuvres poétiques.

ISBN : 978-2-89854-800-0

© Vertiges éditeur, 2026

Dépôt légal : BAnQ, premier trimestre 2026

– 2 801^e lecturriel –

Lecturiels

www.lecturiels.org